

Toute œuvre de pensée
est reçue
et insérée volontiers

Abonnement annuel: 12 Fr.

ÉDITION SUR PAPIER JAPON

IMPÉRIAL

50 Francs par an

IDJTIHAD

LIBRE EXAMEN

Revue sociale et littéraire de l'Orient et de l'Occident

(Paraissant mensuellement)

RÉDACTION

ET

ADMINISTRATION

Rue Cherifein, Caïre

TÉLÉPHONE

Adresse télégraphique:

IDJTIHAD, CAIRE

I ANNÉE

N° 9

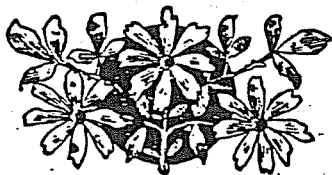
DÉCEMBRE 1905

Nos hauts dignitaires doivent enfin renoncer à nous tromper par cette excuse ridicule de vouloir se consacrer à atténuer le mal du moment qu'ils ne voient pas le moyen de l'enrayer complètement. Cette excuse couvre souvent de bien criminelles faillites. L'atténuation plus ou moins problématique du mal ne peut pas constituer un idéal de gouvernement. Tous ceux qui acceptent des fonctions sous le régime actuel s'incarnent en lui-même. La nation n'a pas à s'arrêter à de chimériques nuances.

Il faut enfin que les honnêtes gens se retirent du gouvernement et que le vide se fasse autour de celui qui, parjure à sa propre parole, a enlevé à la nation son droit de contrôle, après avoir pris vis-à-vis d'elle, lors de son avènement, l'engagement solennel d'être un souverain constitutionnel. Aucune excuse ne pourrait atténuer la responsabilité de ceux qui, en couvrant de leurs personnes et de leurs noms un gouvernement illégal, deviennent sciemment ou non les supports du despotisme.

Nous nous livrons à ces réflexions à l'occasion de l'intention prêtée il y a quelques semaines à Hussein Hilmi pacha, parce que justement la situation de celui-ci est un exemple remarquable de l'inutilité de tout effort ayant pour but de servir l'empire sous le régime actuel. Hussein Hilmi pacha qui, dans des circonstances particulièrement difficiles, a su inspirer de la confiance aux grandes puissances, et, ce qui est plus difficile, à l'opinion publique européenne, n'aura servi en somme qu'à perpétuer pendant trois ans une politique d'atérmoiements, dont on ne pourrait espérer aucun résultat favorable.

M. CHAKIR.



L'AFFAIRE CRÉTOISE

En Crète l'insurrection acquiert chaque jour des dimensions de plus en plus menaçantes et les puissances semblent regretter amèrement le mouvement qui les fit intervenir dans cette question aussi épineuse. Le consul britannique, homme pratique et qui connaît le milieu, a nettement déclaré que le moyen radical d'enrayer l'insurrection et de tranquilliser l'île serait de rappeler les Turcs. On a pu prendre ce propos pour de l'humour, mais il n'en est pas moins vrai, que si après « la savante retraite de Domoko » les Puissances, au lieu de nommer le fils du roi vaincu au poste de commissaire, avaient simplement appliqué dans l'île les clauses du traité de Halepa, tous les Palikares que la Grande Idée gonflait démesurément et qui attendaient avec impatience le moment de pénétrer avec les evzones dans l'enceinte de la S^{te}. Sophie, pour y entendre la fin de la messe interrompue en 1453 par l'entrée des Janissaires de Mahomet II, tous ces Palikares disons-nous, auraient après les hauts faits d'armes du diadoque, désenflé sans trop de bruit, et compris que l'idée pour être grande, était au-dessus de leurs moyens. Mais la diplomatie européenne dans sa droiture labyrinthique voulut contrairement à tout précédent récompenser les vaincus — vu leur belle conduite — et froisser l'autorité légale pour la simple raison que cette autorité se trouvait être turque. L'Europe, d'habitude si à cheval sur le protocole, n'insista pas auprès du prince Georges pour une visite auprès de la cour suzeraine; mais franchement ayons-le l'Europe chrétienne et civilisée pouvait-elle tolérer qu'un prince chrétien vint plier le genou devant un souverain musulman? Proh Pudor. Il advint que ce commissaire, soit-disant de paix, au lieu de s'occuper des affaires de l'île, d'apaiser les esprits et de réparer par une sage administration les malheurs de l'épopée insurrectionnelle, se mit à attirer le feu, à entreprendre des pérégrinations dans les

différentes chancelleries européennes pour faire de la propagande panhellénique. A chaque départ du prince les Palikares parcouraient les rues déployant des drapeaux grecs, crachant l'insulte et les menaces contre les musulmans. On aurait cru que les Puissances pacificatrices engageraient le commissaire à ceindre son écharpe pour empêcher que l'ordre public ne soit troublé; mais nullement. Ces voyages se répètent avec régularité et avec le même déploiement de manifestations anti-islamiques, indirectement provoquées par celui-là même dont le devoir consiste à gouverner l'île sous la suzeraineté du Sultan et la surveillance des puissances. L'Europe par un népotisme inqualifiable laisse faire et le prince à chaque retour incite les Palikares à faire plus de bruit, et à défaut de tures, à chasser les détachements internationaux.

Que le prince Georges ait manqué de tact n'est plus douteux, quand au lendemain de sa nomination, il toléra le vote d'une rente viagère au traître Berovitz Pacha et celui de l'érection d'une statue au dernier Empereur de Byzance; que l'Assemblée crétoise ait encore à faire son éducation parlementaire, on ne saurait le méconnaître vu la façon peu courtoise sinon brutale dont elle use envers les députés musulmans.

En Crète les musulmans sont encore nombreux et plus de la moitié de la terre leur appartient, aussi l'administration n'a-t-elle trouvé rien de mieux que d'indisposer les propriétaires fonciers et leur faire vendre leurs biens à un prix dérisoire et l'exode de ces malheureux dépossédés ne fait que s'accroître.

Malgré le système rigoureux de la censure en vigueur dans l'empire ottoman, les nouvelles des vexations auxquelles les musulmans crétois sont sujets se propagent, et la population musulmane se livre à des commentaires et à des réflexions peu favorables aux Puissances tutrices de l'île. Devant ce parti-pris de l'Europe à tout tolérer quand les victimes sont des musulmans, à n'intervenir que lorsque cette intervention peut être préjudiciable aux intérêts des disciples de Mahomet, ceux-ci se créent une conviction qui chaque jour devient plus intense: c'est que sous une forme déguisée les croisades continuent.

Le musulman est lent à agir, à manifester par des actes ce qui trotte dans sa tête, mais aussi sa décision une fois prise l'élan devient irrésistible; et qu'on ne se le cache pas, l'Islam n'est pas mort et comme force vive il est encore capable de grandes choses. Que ce soient les questions crétoise, bulgare, grecque, macédonienne, marocaine etc. l'Europe a toujours été partiale, méconnaissant tous les principes d'humanité et de justice quand il s'agissait d'une puissance musulmane. Elle n'invoque les traités que pour justifier une spoliation au détriment des musulmans, mais est d'une amnésie étonnante quand ce même traité pourrait leur être favorable.

Déjà par sa boulimie de conquête l'Europe s'est aliénée la race jaune; les victoires de Moukden, de Tsou-Chima sont la conséquence naturelle du traité de Simonosaki, et le prélude d'une lutte dont on peut prévoir la gravité. Le mouvement des Boxers a été en miniature ce qu'un jour sera le réveil des Céléstes échevrés devant les manœuvres et les empiètements de la diplomatie européenne. Faut-il qu'un mouvement semblable à celui des Boxers se produise parmi les musulmans qui, n'importe sous quelle puissance le sort les ait jetés, ont plus d'un titre à se plaindre? Si aujourd'hui l'Europe profite de leur division pour les subjuguier, il ne faut pas méconnaître cette vérité que rien ne provoque mieux l'union que la communauté de souffrances.

L'intensité d'un pareil mouvement serait considérable et ses conséquences on ne peut plus désastreuses. On criera alors au fanatisme musulman, mais ce ne sera que l'explosion d'une haine accumulée et pleinement motivée; la manifestation d'une rancune justifiée par plus d'un acte inique.

Ces lignes ne sont pas des menaces ni des excitations, mais un avertissement. Nous regretterions sincèrement un mouvement défensif de l'Islam, nous désirons ardemment la fin des croisades anti-islamiques entreprises par l'Europe chrétienne, mais aussi nous hâtons-nous de déclarer hautement que nous sommes fermement décidés à défendre nos droits, à ne plus nous laisser déchiqeter au gré des Puissances, en un mot nous ne voulons plus servir de têtes de Turcs.

Si le prince Georges n'est pas capable de tranquilliser l'île, que le garde-t-on ? qu'on lui fasse entendre et d'une voix qui ne souffre pas de réplique qu'il ait à se soumettre ou à se démettre. Qu'on n'aille pas nous parler d'aspirations légitimes, de revendications nationales, autant de termes louables dans la bouche de ceux qui professeraient ces principes chez eux, mais qui ne sont qu'une façade hypocrite derrière laquelle se dissimulent des encouragements aux perturbateurs de l'ordre public et le désir de pêcher dans l'eau trouble.

42.

Lettre d'Aly Baba (1)

I

Comme le légendaire héros des *Mille et Une Nuits*, je viens de découvrir, moi aussi, la formule cabalistique grâce à laquelle on pénètre dans la caverne au trésor ; tourmenté d'impatience, j'étais à la recherche de l'espèce de *Sésame, ouvre-toi*, qui ferait tourner sur ses gonds la porte de ce paradis, où les âmes de frondeur peuvent jouir d'une tranquillité sereine, sans en payer les délices d'une abjuration sacrilège. Continuer à travailler avec toute l'énergie de son existence à la préparation d'un lendemain heureux, tout en évitant les désillusions trop fréquentes : hélas ! de la politique militante, m'a paru magnifiquement attrayant. Je trouvais en même temps la formule rationnelle, puisqu'à côté de l'augmentation de la probabilité d'atteindre le but, il y avait diminution notable de dépense d'efforts. Il me tardait donc de surprendre le secret

de cette science merveilleuse : *être frondeur et ne pas être impatient*. J'en dois la découverte à une excursion dans un domaine étrange, très proche du mien, et dont celui-ci est pour ainsi dire la continuation. Ce domaine s'appelle *l'Histoire*. En l'abordant j'ai été abasourdi de constater que ceux-là justement, qui se donnent la mission de pétrir l'histoire, les frondeurs comme leurs concurrents heureux, les politiciens officiels, en négligeaient le plus les enseignements. En concentrant mon travail de frondeur à l'adaptation de ses enseignements aux conditions particulières du milieu social duquel je relève, j'arrive chaque jour à des révélations étonnantes où les surprises énervantes des entreprises hasardeuses sont remplacées par la confiance sereine, que la certitude seule peut offrir.

Je me plais beaucoup dans ce nouveau domaine : sans avoir la prétention d'être un Claude Bernard, j'y fais chaque jour d'intéressantes découvertes de ce que je me permettrai de qualifier de *Physiologie Sociale*. Ces découvertes ne sont peut-être nouvelles que pour moi ; leur constatation ne me remplit pas moins d'ineffables joies. Je commence à oublier les déboires d'attente. Il n'existe plus pour mon cerveau enfin tranquillisé de mirages qui fuiraient à mesure qu'on les approche. J'ai, au contraire, la certitude de marcher vers un but qui est fixe à sa place, assez loin encore peut-être, mais qui ne recule pas à mesure que j'avance. Je conçois parfaitement pourquoi j'en suis encore si éloigné et de quel travail dépend le bonheur de le rejoindre. Tout cela m'apparaît net et clair, comme dans un ciel pur. Et je savoure enfin le bonheur de ne pas avoir des doutes, des hésitations dans un travail qui, dans ma conception au moins, a le caractère d'un service public.

Ce sont les résultats de ces investigations que je me propose de confier à *l'Idjtihad*, dont le titre s'accorde si harmonieusement au genre d'études auxquelles je me consacre. Je le fais d'autant plus volontiers que je suis certain de rencontrer parmi les lecteurs de cette Revue ce monde intellectuel, qui s'adonne de bonne foi au noble travail de la régénération d'un Empire qui ne fut jamais sans éclat ; et d'une Nation qui se plaçant en avant-garde sur les confins des trois parties du Vieux-Monde, rendit

(1) Sous ce titre, l'un des membres les plus éminents du parti libéral turc nous envoie de Constantinople une suite de lettres, que nous nous ferons un plaisir de publier. Sur certains points, ses convictions peuvent différer des nôtres. Nous n'en rendons pas moins hommage à la sincérité de ses desiderata progressifs.